

—Non, je n'étais pas seule... J'étais avec mon pauvre Petit-Bernard, que j'aime tant...

Et des larmes lui virent aux yeux.

—Petit-Bernard ? demanda Jacques... Votre frère sans doute ?

—Non... un ami... un vieil ami, déjà, bien qu'il ne soit ou ne paraisse pas plus âgé que moi !...

Jacques avait fait un léger mouvement. Cet être extrêmement impressionnable venait de ressentir quelque impérieuse émotion.

—Et vous l'aimiez ? dit-il.

Elle s'écria, avec élan, les deux mains jointes sur son cœur :

—Ah ! oui ! comment ne l'aimerais-je pas ?

—Et lui ?

—Lui aussi m'aime autant que je l'aime ! Nous avons traversé ensemble tant de dangers ! Nous avons tant souffert ! Ensemble, nous avons éprouvé tant d'épouvantes !

—C'est un ami d'enfance.

—Il avait sept ans environ quand je l'ai connu. Depuis, nous ne nous sommes pas quittés.

—Qu'est-il devenu ?

—Hélas ! je ne sais pas... On l'a arrêté... Les gendarmes l'ont enlevé... Où est-il maintenant ?... Mais je saurai bien le retrouver... et s'il est en prison, eh bien, je l'aiderai à s'évader !

—Pourquoi l'aurait-on mis en prison ? Il avait donc commis quelque faute ?

—Non, non, non, dit-elle avec énergie... Il y a de méchantes gens qui s'acharnent contre lui depuis sa naissance et qui veulent le faire mourir...

Elle se tut un moment ; puis, tout à coup, elle ajouta en frémissant :

—Ceux qui nous protègent courent eux-mêmes des dangers, madame... Nous l'avons bien vu, hélas ! Voilà pourquoi, madame, je ne veux pas vous raconter notre histoire... vous n'auriez qu'à vous intéresser à nous ! Et Dieu sait ensuite ce qu'il en adviendrait !

Étonnée, Mme de Beauchamp la laissait dire.

Quand à Jacques, sa physionomie mobile avait changé depuis quelques instants, depuis le moment précis qu'il avait interrogé Fanchon sur sa tendresse pour Petit-Bernard.

En entendant Fanchon lui répondre avec tant d'élan, presque avec extase, il avait pâli : ses lèvres s'étaient décolorées ; Simonne, seule, s'en étant aperçue, du reste, lui avait pris la main et la lui avait serrée vivement.

Le déjeuner était fini. On se leva de table et l'on se rendit au petit salon où, la première fois, Fanchon et Mattéo avaient été reçus.

—Qu'as-tu donc, Jacques ? demanda alors Mme de Beauchamp à son fils, en s'apercevant de son trouble.

—Rien, mère..., dit-il.

Il essaya de sourire. Et même, il se hâta d'ajouter :

—Cette jeune fille m'intéresse. Est-ce que nous ne pourrions pas faire quelque chose pour elle ?

—N'as-tu pas entendu ce qu'elle-même disait tout à l'heure ?...

—Elle exagère, assurément. Dans tous les cas, s'il y a quelque danger à courir, n'est-ce pas, au contraire, une raison de nous occuper d'elle ?

Mme de Beauchamp attira doucement son fils.

Elle l'embrassa sur le front, avec tendresse.

Et, lui souriant, pour adoucir la gronderie maternelle :

—Oui, je sais que tu es un enthousiaste... Je sais que dans cette tête-là il y a beaucoup d'exaltation... Mais calme-toi, je t'en prie... Aie confiance en ta mère et n'abuse pas de la faiblesse qu'elle a pour toi... S'il y a quelque chose à faire, si vraiment cette jeune fille est aussi digne d'intérêt qu'elle le paraît, je le saurai... Alors...

—Alors ? demanda-t-il en la voyant hésiter.

—Alors, je ne l'abandonnerai pas.

—Tu me le promets ?

—Je te le promets.

Mattéo et Fanchon causaient avec Simonne dans un angle du salon. Ils n'avaient rien entendu.

Jacques alla les rejoindre.

La comtesse le suivit d'un regard inquiet. Un pli creusait son front. Une vague crainte de l'avenir montait en elle. Ne connaissait-elle pas son fils ?... Ne savait-elle pas combien ce pauvre garçon malade, fragile, avait de caprices ? Et n'avait-elle pas vu, bien souvent, déjà, que ces caprices, qui paraissaient futiles au premier abord, prenaient soudain de l'importance, grossis par son imagination ? Précisément, parce qu'elle craignait, à chaque instant, de voir évanouir cette flamme tremblotante de vie, elle s'était habituée de longue date à ne rien refuser à Jacques. Une prière du cher malade, c'était pour elle un ordre.

Si elle était inquiète en ce moment, c'est qu'elle regrettait presque, devant les attentions singulière de son fils envers Fanchon, d'avoir prêté les mains à ce rapprochement.

Étant donné l'enthousiasme facile du jeune comte, qu'advient-il de tout cela ? Où s'arrêterait, chez lui, cette préoccupation ? Et

n'avait-elle pas, sans le vouloir, préparé le chemin à bien des souffrances, à bien des larmes ?

Voilà ce qu'elle se disait en le regardant.

Certes, Fanchon était très jeune... presque une enfant... Mais sa beauté était grande... sa séduction irrésistible...

Mme de Beauchamp était effrayée.

Jacques pria Mattéo et Fanchon de jouer ensemble.

Il ne se firent pas prier.

Après cela, Mattéo, qui avait une fort jolie voix, point éraillée par les rues, et qui, du reste, avait un tempérament de musicien, chanta une chanson italienne.

Mais Jacques était nerveux.

Il était évident qu'il attendait avec impatience que Fanchon chantât à son tour.

Il complimenta pourtant Mattéo.

Mattéo répondit :

—Oh ! moi, je ne sais pas chanter... Ça n'est pas tout à fait mon métier... Mais vous allez entendre Fanchon... et quand vous l'avez entendue, vous ne voudrez pas que je recommence.

—Consentez-vous, mademoiselle ? dit Jacques.

—Mais oui, monsieur, dit-elle avec un sourire.

Et après avoir un instant réfléchi ; elle chanta le *Papillon* :

Parmi les fleurs je voltige
Selon mon désir,
J'on visite chaque tige
Par goût, par plaisir.
Là, j'ai fondé mon empire
Aux mille couleurs,
Ce qui me rend fier de dire :
Je suis roi des fleurs !

Parfois si quelques profanes
A l'impur toucher.
De mes ailes diaphanes
Veulent s'approcher,
Pour punir leur imprudence,
Moi, je vole ailleurs,
En leur jotant pour vengeance
Je suis roi des fleurs !

Dans ma retraite fleurie
Je tiens mon bercail.
Des roses de la prairie
Je fais mon sérail,
Pour qu'aucune ne rejette
Mon droit par des pleurs,
Je dis à chaque sujette
Je suis roi des fleurs !

Dieu m'a fait son légataire
Et, bienfait nouveau,
Il m'a donné sur la terre
Pour trône un pavot
Vous, qu'un palais environne,
Courtisans, flatteurs,
Tombez devant ma couronne :
Je suis roi des fleurs !

Pendant qu'elle chantait ainsi, Jacques la dévorait des yeux.

Fanchon, bien loin de se douter de l'impression profonde qu'elle produisait sur l'esprit du jeune homme, le regardait parfois avec un innocent sourire, le sourire qu'elle adressait à la comtesse et à Simonne, le sourire qu'elle adressait à Mattéo.

Jacques vint à elle quand elle eut fini.

Il lui serra chaleureusement la main :

—Vous m'avez fait grand plaisir, et vous avez une voix ravissante.

Fanchon, ce jour-là, s'était surpassée. Jamais, cela était vrai, elle n'avait trouvé d'accents aussi doux, aussi purs.

Mattéo, lui aussi, en avait fait la remarque.

Et il ne put s'empêcher de le dire à sa camarade.

—Tu chantes toujours très bien, mais jamais je ne t'ai entendue chanter aussi bien qu'aujourd'hui.

—Qui donc vous a appris à chanter ainsi, dit la comtesse, et à donner tant d'âme à ces jolies choses ?

—L'homme qui a pris soin de mon enfance, et de qui je tiens cette vieille.

Et elle ajouta gentiment :

—Vous voyez qu'il me protège toujours, même au delà de son tombeau, puisque c'est grâce à cette vieille qu'il m'a donnée que j'ai eu le bonheur de vous rencontrer, madame.

—Il est mort ?

—Oui, madame, il a été assassiné !

La comtesse eut un léger frémissement.

—Assassiné !

(A suivre.)